

COMMUNE DE



VANDŒUVRES

Cahiers *de* Vandœuvres

Anecdotes, visages et atmosphère



Texte de J.-C. Mayor

N° 6 - Juin 1995

Anecdotes, visages et atmosphère

MERCI À TOUS!

L Et voici donc le sixième et dernier des Cahiers de Vandœuvres – du moins sous cette forme – dans lequel nous allons bavarder de mille choses. En rédigeant les cinq Cahiers précédents, j'avais plus ou moins suivi les grands thèmes annoncés par les titres, qui retraçaient les principales activités d'après les souvenirs des Anciens.

Mais nos conversations avaient souvent dévié, et pris la forme de souvenirs plus intimes, plus personnels, d'anecdotes, parfois de récits pleins d'humour sur tel ou tel événement. Ces «notes marginales» méritaient elles aussi d'être conservées et réunies. Elles constituent aujourd'hui la substance et la raison d'être de ce Cahier.

Vous y retrouverez beaucoup de visages connus ou moins connus – le temps en a estompé quelques-uns – et aussi des instants curieux, pittoresques ou amusants vécus à Vandœuvres. Vous pardonnerez certainement l'aspect plus «décousu» de ce Cahier, il est dû à la variété des sujets traités, et souvent à leur brièveté. Mais ainsi on cerne de plus près l'atmosphère d'une commune où il fait bon vivre.

Merci à chacun pour sa participation, et merci aux Autorités municipales d'avoir pris l'initiative de créer ces Cahiers, qui fixent les événements de notre siècle, c'est à dire une grande page de l'histoire de Vandœuvres.

DES COÏUS AU CABOLON

L ES anecdotes d'autrefois ont un charme particulier. On vivait alors dans un monde moins agité, et les plus petits faits prenaient un relief particulier. Écoutons Marguerite Lapierre nous parler de ses jeux d'enfant:

– Petite fille, je jouais aux mâpis, qu'on appelait les coïus (les billes). Je me souviens d'une chose: j'aimais beaucoup jouer avec un certain Marc Chauffat, qui habitait dans la maison de l'institutrice, Mlle Faton. Il était très fort à ce jeu, et lorsque je pouvais le battre, j'étais toute fière!

Marguerite ajoute, en confidence:

– Une fois, ça m'a même fait rater un prix à l'école, parce que j'avais gagné trop de coïus...

Le maître – c'était alors M. Mounoud – avait dit aux parents de Marguerite:

– Oh oui! Votre Marguerite, je sais bien pourquoi elle n'a pas eu son premier prix!

Elevée à la ferme, Irène Racine a peu joué à la poupée parce qu'elle avait des frères plus jeunes qu'elle, dont elle devait s'occuper. Mais dans ses moments de liberté, elle aimait se faire une cabane dans une botte de foin, où elle se cachait pour rêver tranquillement.

Ses parents accueillait, dans le verger, des camps d'éclaireuses. Irène allait voir ce qui s'y passait et apprenait un tas de petits trucs utiles. Et le soir, elle s'évadait dans la lecture:

– J'aimais beaucoup les aventures: Michel Strogoff, Ivanhoé. J'avais une tante, sœur de ma mère, qui habitait Paris et m'envoyait la «Semaine de Suzette». C'était un petit journal que j'aimais beaucoup lire. Avec mes frères, nous regardions aussi les livres de Bécassine. Et surtout les livres de Benjamin Rabier, comme les «Aventures de Gédéon», le «Fond du Sac» et beaucoup d'autres.

Le mari d'Irène, Georges Racine, conserve surtout le souvenir des Eclaireurs, dont il faisait partie:

– Mon père était parmi les premiers Eclaireurs de Genève. Il a bien connu Jean Salvat, qui était chef suisse, puis Louis Blondel, historien, archéologue et chef suisse à son tour. Des pionniers!

Georges Racine fils – il a le même prénom que son père – avait pour totem «Castor Silencieux». Il faisait partie de la patrouille des Lynx, troupe Lévrier du district Bonivard.

Devenu Routier, il adhéra au Clan de l'Ile, avec Jean Peyer et Max-Marc Thomas, décédé au printemps 1995. Ce dernier fut l'historien du Clan. Georges Racine évoque cette époque:

– Nous nous réunissions souvent chez Max-Marc Thomas, qui habitait une mansarde au Bourg-de-Four. Un vrai Capharnaüm, avec des piles de livres partout. On y rencontrait aussi les Oltramare.

Le Clan de l'Ile avait aussi tourné un film sur la base d'un texte de Rodolphe Toepffer: les contrebandiers. Dix-sept contrebandiers transportaient de la poudre noire. Un sac percé laissa échapper un mince filet de cet explosif, qui forma un cordon sur le sol. Un contrebandier y mit le feu, le feu courut jusqu'aux sacs. Seize contrebandiers sautèrent... dans l'autre monde. Il n'en resta qu'un seul pour raconter l'histoire.

Pour tourner ce film, une bonne vieille caméra à manivelle et beaucoup de bonne volonté! Louis, le frère de Walter Zurbuchen, ancien directeur des Archives d'Etat, dirigea les opérations. Plus tard, Zurbuchen tourna plusieurs films sur les animaux.

Milo Pradervand se souvient d'un jeu oublié aujourd'hui: cabolon-délivrance. Cela se jouait le dimanche dans la cour de la ferme Geinoz à Choulex. Milo nous explique le jeu, afin que si cela tente quelqu'un de le relancer...

– Une boîte de conserve vide était placée au milieu de la cour. On se cachait et un participant désigné d'avance devait nous chercher. Dès qu'un joueur pouvait sortir de sa cachette sans être vu par le «chercheur», il allait flanquer un monstre coup de pied à la boîte, le cabolon. Celui qui nous cherchait entendait le bruit, courait après la boîte qu'il devait remettre au milieu de la cour. Pendant ce temps, on changeait de cache.

Avec l'histoire de Cabolon-délivrance, nous avons cité Choulex. Marguerite Lapierre a sa petite idée sur la différence entre Vandœuvriens et Choulésiens:

– Les gens de Choulex vivaient davantage à l'extérieur de chez eux. Nous, à Vandœuvres, nous sommes des gens d'intérieur. Mon père me disait qu'à Choulex, lorsqu'il faisait beau, les enfants prenaient leur pot de soupe et allaient manger au

milieu de la rue, avec leurs camarades. Ils goûtaient la soupe des autres pour savoir si elle était meilleure! On n'aurait jamais vu ça à Vandœuvres.

Choulex était plus rural que Vandœuvres. Marguerite Lapierre ajoute malicieusement:

– Choulex a été très longtemps sans boulangerie, c'est celle de Vandœuvres qui livrait le pain là-bas.

QUELQUES FACTEURS ET UNE TOUR MYSTÉRIEUSE

DANS ses lointains souvenirs d'enfance, Edmée Lenoir revoit la boîte verte, oblongue, pour herboriser. On apportait la petite récolte de fleurs à la maison et, une fois séchées entre deux buvards sous une presse faiblement serrée, les fleurs étaient collées sur de grandes feuilles.

Milo Pradervand évoque l'ancien inspecteur de chant, M. Matile, père du secrétaire de mairie de Jussy:

– Un type que j'admirais toujours. Il savait très, très bien siffler, imitant le chant des oiseaux et tout ce que vous vouliez.

Le père de Marguerite Lapierre était facteur à Choulex. Il faisait partie d'une famille dont la plupart des membres devenaient centenaires. Le facteur était épris d'ordre et de propreté. Primo Erbeia s'en souvient bien:

– Lorsqu'on allait faire un travail de menuiserie chez lui et qu'on laissait tomber un copeau, ce copeau n'avait pas le temps de toucher terre. Lapierre était déjà là avec balai et ramassoire pour le cueillir!

Un autre facteur dont on se souvient bien: M. Chouet, le père d'Hélène Stauffer. Le matin, il était au bureau, l'après-midi il accomplissait sa tournée et distribuait la Tribune aux abonnés. Une vieille dame Gardy guettait le facteur, pour pouvoir au plus vite lire la suite du feuilleton publié par la Julie. Dès qu'il arrivait, elle s'exclamait:

– Oh M. Chouet! Comme je suis contente de vous voir arriver. Je suis restée hier sur une impression tellement triste: cette jeune fille, dans le feuilleton, qui attend son fiancé...

– Mais vous ne savez pas, Mme Gardy, cette jeune fille est poitrinaire, elle va mourir!

– C’est affreux, ce que vous me dites-la, M. Chouet!

Le lendemain, toute courbée avec son petit chignon, Mme Gardy alla à la rencontre du facteur:

– Vous m’avez fait passer un de ces moments, avec ce que vous m’avez raconté hier. Heureusement, ce n’était pas vrai, la jeune fille se porte bien. Oh, je vous en voudrai encore longtemps, M. Chouet!

Elle est bien jolie cette petite histoire racontée par Hélène Stauffer, et elle nous restitue l’atmosphère de Vandœuvres au temps où l’on pouvait encore s’arrêter pour bavarder un moment. Hélène Stauffer évoque un autre souvenir:

– Un hiver où il y avait beaucoup de neige – j’avais dix ou douze ans – j’ai aidé mon papa à faire la tournée. Une dame m’a donné cinq francs. L’ancienne pièce, la grosse. C’était la femme de M. Rotschin, qui avait un magasin de musique à Coutance. Je suis rentrée à la maison avec les yeux aussi ronds que ma pièce de cinq francs!

Marcel Bianchi nous parle de la fontaine, sur la place du village, place qui ressemble aujourd’hui davantage à un carrefour dont il faut se méfier. L’alimentation en eau de cette fontaine fut transformée vers le début de la première guerre mondiale, entre 1913 et 1914:

– Avant la transformation, il y avait une pompe, là où l’on a mis le banc. Pour avoir de l’eau, il fallait pomper. Je pense que le tuyau allait jusque dans la nappe phréatique qui ne doit pas se trouver très profond.

Dans les tout premiers souvenirs d’enfance d’Edmée Lenoir figure l’allumeur des réverbères à gaz:

– On traversait le jardin pour aller voir ce bonhomme et son grand bâton qui servait à allumer le bec de gaz. Cela devait se situer autour de 1915, à notre arrivée dans cette maison, après notre première enfance à Chouilly.

Un autre souvenir de la même époque: le père Rollard, facteur, qui venait jusque dans le jardin avec sa charrette tirée par un cheval. Il arrêtait sa bête près du marronnier, dont elle rongait l’écorce:

– Ce cheval nous amusait beaucoup. En été, il portait un chapeau, avec deux trous pour laisser passer les oreilles. Le père

Rollard venait boire un petit verre à la cuisine avant de continuer sa tournée. En ce temps-là, il était le seul facteur de Vandœuvres, et il desservait aussi les hameaux: Chouilly, Chougny, Pressy, Crête...



*Maison Piot,
au vieux
Pressy,
démolie
vers 1900*

Un souvenir plus récent: les concours organisés par la Caisse Raiffeisen. Une fois, il fallait reconnaître les fontaines du village, une autre fois certaines maisons, d'après des croquis ou d'après la photographie d'un détail. Mais voici le concours qui a laissé le meilleur souvenir à Edmée Lenoir:

– Avec mon père et la Caisse Raiffeisen, on avait photographié plusieurs personnages de Vandœuvres, mais de dos. Une fois les photos tirées, on les montrait aux concurrents, qui devaient deviner de qui il s'agissait. Ce n'était pas toujours facile de reconnaître les gens photographiés ainsi.

Avant la première guerre, on entreprit la construction du château de Chougny. Marcel Bianchi a un souvenir bien précis:

– La construction avait commencé lorsque la guerre de Tripolitaine a été déclarée. Le gouvernement italien a mobilisé tous ses ressortissants. Comme les ouvriers italiens formaient une majorité sur ce chantier, il s'est trouvé tout à coup désert et les travaux ont été suspendus assez longtemps.

Venons-en à un autre «monument», la Tour Ruty ou «Tour ma Tante» à Pressy. Marcel Bianchi en a un souvenir qui remonte au début du siècle:

– C’était un monument très fantaisiste. Lorsque j’étais encore à l’école primaire, on nous avait emmené, toute la classe, pour visiter cette tour. Je me souviens surtout d’une série de lanternes montées sur des pivots. Lorsqu’on ouvrait la fenêtre, un courant d’air se produisait qui faisait tourner toutes ces lanternes comme des phares.

Après un instant de réflexion, Marcel Bianchi ajoute:

– Ruty, c’est aussi le nom du premier maire que j’ai connu. C’est curieux: j’ai connu huit maires et huit pasteurs, à Vandœuvres. Une sorte de parallélisme dans la vie des gens.

Au moment où nous rédigeons ces lignes, Marcel Bianchi peut augmenter la liste de ses maires pour arriver à neuf! Les souvenirs d’Edmée Lenoir au sujet de la «Tour ma Tante» sont plus romantiques:

– Je connais bien cette tour. C’était un but de promenade et je m’arrêtais devant une statue qui m’impressionnait. C’était une «femme pensive», posée sur une colonne au pied de la tour. Un jour nous avons eu la permission de monter jusqu’au sommet de l’édifice. Et de là-haut, nous avons jeté des petits bouts de papier: c’était amusant de les voir descendre comme des papillons.

Edmée Lenoir se souvient aussi de M. Ardin, conseiller municipal. C’était une personnalité de Vandœuvres. Il vivait avec sa sœur dans la maison voisine de la tour, où il recevait souvent son meilleur ami, Jules de Westerweller, qui était alors maire.

Marguerite Lapière nous rappelle aussi que durant la dernière guerre, la «Tour ma Tante» a servi de poste d’observation militaire, et qu’on y avait installé, tout en haut, une antenne pour les transmissions de messages par radio.

DANS LA MENUISERIE DE PRIMO

NOUS quittons maintenant les hauteurs de la Tour Ruty pour aller bavarder un instant avec Primo Erbeia qui nous raconte l’arrivée de sa famille à Vandœuvres. Son père

Pierre, orphelin dès l'âge de six ans, était le cadet d'une grande famille établie au sud du lac Majeur, en Italie.

Ses frères étaient maçons, il aurait dû le devenir aussi mais il n'était pas assez costaud, à l'époque. Il a donc choisi le métier de menuisier, et a travaillé pour deux de ses frères établis à Divonne comme entrepreneurs-maçons.

De Divonne, Pierre Erbeia est venu à Genève et a été engagé par Joseph Pastore, qui venait de créer une menuiserie à Vandœuvres. Cela se passait en 1905. Trois ans plus tard, après s'être associé à Pastore, Pierre Erbeia a repris à son compte la petite entreprise, tout seul. Mais il continuait à rentrer chaque hiver en Italie, comme cela se faisait à l'époque. Il épousa en 1911 une fille de sa commune.

Les premiers temps, Pierre et sa jeune femme habitèrent la grande maison de la belle-famille, qu'il fallait partager avec trois belles-sœurs et la belle-mère. Cela faisait un peu trop de femmes, au goût de Pierre. Qui vint s'installer avec sa petite famille – Primo avait un an et demi – à Vandœuvres, en 1913. Primo précise:

– On m'a appelé Primo parce que c'était un prénom qu'on donnait volontiers à l'aîné, en Italie, à cette époque. J'ai beaucoup souffert ici de ce prénom, autant à l'école que dans le village.

A Vandœuvres, les Erbeia ont d'abord été locataires de la maison où est actuellement Bernard. Puis cette maison a été vendue et ils ont habité la Maison Rose, près du temple. En 1916, Pierre Erbeia a été appelé à faire son service militaire en Italie, sa femme est restée à Vandœuvres avec Primo et sa petite sœur née entre-temps.

Mme Jules de Westerweller, née Micheli de Jussy, qui habitait au chemin des Peutets, un peu plus loin que les Turrettini, est venue chercher Mme Erbeia pour remplacer sa cuisinière malade. La petite sœur fut placée chez son parrain, Joseph Pastore – l'ancien patron de Pierre – et Primo accompagna sa mère chez les Westerweller. Primo conserve un excellent souvenir de cette période qui dura deux ans et demi:

– J'étais très bien, dans cette belle propriété. Les Westerweller, qui n'avaient pas d'enfants, m'ont beaucoup gâté. Et c'était un souci de moins pour mon père, toujours mobilisé.

Pierre, le père de Primo, était grenadier. Il fit son service militaire à Naples et à Brindisi. Il a vraiment «passé entre les gouttes». Il avait demandé à travailler et fut envoyé à Gênes à l'usine Ansaldo qui fabriquait des hydravions, en bois à l'époque. Pendant ce temps, sa compagnie était envoyée sur le front, en Autriche, où elle fut entièrement massacrée.

Pierre Erbeia devint chef d'atelier, il dirigea la fabrication de sept hydravions commandés par le capitaine Gabriele d'Annunzio. Ces avions ont eu un destin historique: ils servirent à bombarder Vienne, ce qui a contribué à hâter la fin de la guerre.

La guerre terminée, en 1918, les Italiens ont demandé à Pierre d'aller travailler dans la fabrique d'automobiles Ansaldo, à Milan. Mais il a préféré revenir à Vandœuvre pour remettre en route son entreprise de menuiserie. Ce fut assez difficile.

LA LOINTAINE ENFANCE DE MARCEL BIANCHI

LORSQUE Marcel Bianchi est né, ses parents habitaient la commune des Eaux-Vives, avant la construction de la grande mairie où se trouve actuellement la salle des mariages. Le père de Marcel, entrepreneur, avait des affaires à Chougnny, où il emmenait souvent sa famille. Ce qui fait que Marcel connaît Vandœuvre presque depuis le début de sa vie, donc le début de ce siècle. Il se souvient encore de sa toute première vision du village:

– Nous revenions de ce qui est maintenant le chemin des Peutets et nous avons passé au chevet du temple. Je fus frappé par la grande fenêtre gothique, munie d'une grille. Cette vision pourtant lointaine m'est restée toute ma vie.

Les Bianchi sont allés ensuite habiter Chougnny, dans une maison où il n'y avait ni l'eau ni l'électricité. Ni le gaz, évidemment. Le père parvint à installer l'eau, un seul robinet à la cuisine, mais Marcel s'est éclairé dans sa chambre jusqu'à l'âge de 22 ans, avec la lampe à pétrole et la bougie. De Chougnny, on déménagea à Vandœuvre:

– Je croyais rentrer dans un palais! Il y avait l'électricité dans toutes les chambres! Notre maison dépendait de la famille Fol. Le Dr Hermann Fol avait construit son laboratoire derrière sa maison de Chougnny.

Entre les deux guerres, Marcel Bianchi perd un peu Vandœuvres de vue. Son père ne voulait pas qu'il fasse des études, alors il s'est «promené dans des bureaux» avant d'être envoyé à Bâle comme stagiaire dans une banque. Ça ne l'intéressait pas du tout:

– On ne m'apprenait rien, on faisait de moi une sorte de manœuvre-commissionnaire. J'ai fait deux stages à Bâle, au total trois ans et demi.

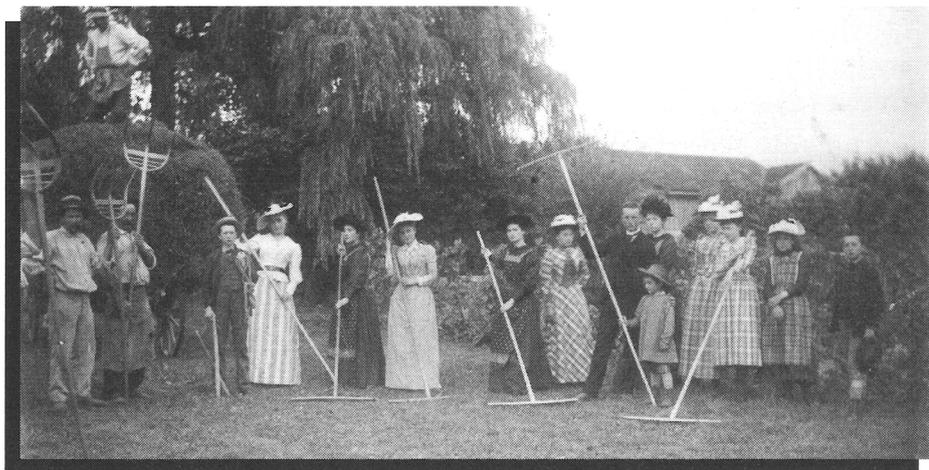
La mère de Marcel était née Pellichet, d'une ancienne famille vaudoise de Vullierens, dont est issu Edgar Pellichet, historien, qui a fait des recherches généalogiques sur sa famille.

Fillette, la mère de Marcel Bianchi habitait avec sa famille le quartier de Florissant-Contamines, tout près de la villa du général Guillaume-Henri Dufour. Il y avait là un grand domaine dont le grand-père de Marcel s'occupait. Ce grand-père, élevé par l'assistance publique, était fils d'un notaire ruiné, qui avait tout abandonné et s'était engagé dans les régiments suisses à l'étranger. Marcel se souvient de son grand-père:

– Il m'avait raconté qu'il était mobilisé aux Verrières lorsque les débris de l'armée Bourbaki sont entrés avec leurs chevaux misérables et leurs grands fusils qu'ils devaient jeter en tas.

L'année 1993 a été pour Marcel Bianchi celle des souvenirs:

– Je suis né le 4 avril 1903, le même matin que l'écrivain Jean Marteau. En 1993, c'était aussi le cinquantième anniversaire



*L'époque
des foins,
à Pressy*

de la mort de ma pauvre mère. Et il y avait quarante ans que j'avais été mis à la porte de cette maison, où je suis maintenant. Sans oublier les 80 ans de ma cousine...

LES STAUFFER, ENSEMBLE DEPUIS TOUJOURS!

VANDŒUVRES sans Hélène et René Stauffer ne serait pas tout à fait Vandœuvres. Ils ont été à l'école ensemble, ils ont eu les mêmes régentes et les mêmes régents. Hélène ajoute malicieusement:

– Vous voyez, on n'a pas fini plus bêtes!

Hélène a toujours été une «femme au foyer» et elle estime que c'est une grande chance, à condition de savoir s'organiser. Elle a appris à jouer de l'orgue au Conservatoire et a tenu le pupitre dans différents temples, dont celui de Vandœuvres évidemment. Elle a aidé son père, qui a souffert d'un Parkinson durant vingt ans, et a élevé deux filles:

– Je n'ai jamais été très en vue! J'ai toujours vécu dans l'ombre de mon mari, adjoint de commune et capitaine des pompiers. Je n'ai jamais fait partie d'une société et je me sens très bien chez moi.

René Stauffer ne s'est jamais ennuyé non plus. La mairie, les pompiers – il a fait partie aussi de la Fédération genevoise des pompiers – l'organisation des exercices et des fêtes, voilà qui prend déjà beaucoup de temps. Et puis le métier de ferblantier. Il a repris en 1957 l'entreprise de son père, installé à Vandœuvres depuis 1921:

– Au début, on avait du temps en hiver pour préparer de la ferblanterie à l'atelier. Puis est venu le «gros boum» des années 60, et j'ai travaillé comme un fou jusqu'en 1991. J'ai pu remettre juste à temps, avant la crise.

Hélène intervient ici et dit à son mari:

– Ce que tu as fait d'intelligent, c'est d'accepter tous les travaux, même les bricoles. Ces bricoles nous ont amené des clients. La clientèle de Vandœuvres nous a suffi pour faire marcher notre petite entreprise, avec un ouvrier et un apprenti.

Aujourd'hui René bricole encore un peu, le moins possible dit-il:

– Avant, on me disait avec un peu d'agressivité: «Quand venez-vous faire ce travail?» Maintenant, on me dit poliment: «Est-ce qu'on ose vous demander de passer chez nous lorsque vous aurez un moment?». C'est plus sympathique et plus agréable. Je peux m'organiser comme je l'entends.

IRÈNE ET GEORGES RACINE AU PAYS DES ÉPICES

QUI n'a jamais grimpé les quelques marches qui aboutissent à l'épicerie Racine! C'était un lieu de rencontre, où l'accueil était sympathique. Dans le Cahier de Vandœuvres No 5, dès la page 5, nous avons relaté et l'atmosphère et la vie de ce magasin qui fait partie de l'histoire de la commune. Aujourd'hui, nous allons lier connaissance, un peu plus profondément, avec Irène et Georges Racine.

Irène est née à Crête d'un père Vaudois – les Pradervand sont de la Broye, de Corcelles près de Payerne – et d'une mère Suisse-allemande. La grand-mère était sage-femme. Elle habitait Schoenenwerd et ne savait pas le français. Irène l'aimait beaucoup:

– Notre grand plaisir était d'aller en vacances chez elle. C'est ainsi que j'ai appris le schwitzertütsch. Il y avait là-bas la fabrique de chaussures Bally, il me semblait qu'il n'existait pas d'autres chaussures au monde. Toute la famille avait travaillé chez Bally!

La «barrière des röschtis» n'a jamais existé pour Irène, qui se trouvait aussi à l'aise d'un côté de la Sarine que de l'autre. Depuis toute petite, Irène a entendu parler les deux langues. Plus tard, une fois installée au magasin, elle a fait venir des jeunes filles Suisses-alémaniques pour l'aider:

– J'en ai eu trente-et-une! Avec le commerce, le contact avec les clients, et avec les enfants, elles apprenaient très vite le français et, comme mon mari ne parle pas le suisse-allemand, nous parlions toujours français à table.

Revenons un peu en arrière. Après ses classes à Vandœuvres, Irène fait une année d'école secondaire en ville puis l'école

d'agriculture de Marcelin sur Morges. Sitôt revenue de Marcelin, elle part pour l'Angleterre, puis revient à Crête pour aider à la ferme, où il y avait toujours à faire.

Irène prend ensuite des cours de bureau et de secrétariat à l'école Kybourg, à la Tour de l'Ile, dont elle garde un excellent souvenir. C'était du temps où le fondateur, M. Kybourg, enseignait lui-même. De la période de guerre 1939-1945, Irène conserve une vision objective:

– C'était triste parce que c'était la guerre. On travaillait beaucoup, mais on était content de ce qu'on avait, et la vie au village était très riche. Il y avait une unité, une amitié et une entraide entre les gens. Ces qualités ont aujourd'hui partiellement disparu.

Puis Irène Pradervand épouse Georges Racine:

– A mon mariage, je suis rentrée en épicerie comme on entre dans les ordres! L'épicerie, c'est d'ailleurs comme la vie, ça évolue. On ne peut pas s'endormir...

Georges Racine, lui, est né «à l'étranger», à Vézenaz, où il a fait ses écoles. Son père avait ouvert à côté du Château d'If une épicerie-mercerie-tabac-quincaillerie où l'on trouvait vraiment de tout.

Le Château d'If était alors le restaurant de Léon Béné, dont la fille Janine épousa le Dr Jean Strasser. Enfants, Janine et Georges ont toujours joué ensemble dans la campagne Béné.

Après l'école primaire de Vézenaz, Georges Racine a fait l'école secondaire de Vandœuvres avec M. Garcel, puis l'école de commerce de Genève où il a suivi une formation de vendeur, pour se préparer à reprendre le magasin de son père.

LES SOUVENIRS DE MILO

AVEC Emile Pradervand, nous allons retrouver aussi Schönenerd et la fabrique de chaussures Bally, mais vue sous un autre angle. Le plus ancien souvenir de Milo, c'est son arrivée à Crête, aux Mazettes, en 1932. Sa famille s'était d'abord installée aux Quatre-Vents, chez Pierre Hatt, en 1926. Milo avait alors trois mois.

En 1943, le 11 août exactement, la foudre est tombée sur la maison, le «vieux château». Milo était alors en Suisse alle-

mande et ses parents lui ont téléphoné pour lui apprendre la mauvaise nouvelle. La maison avait pratiquement entièrement brûlé, mais les murs étaient restés debout.

Des murs qui mesuraient un mètre d'épaisseur à la base, construits en gros boulets. Mais la chaleur avait été telle que tout était fusé, il fallut se résoudre à abattre ce qui restait. Et reconstruire tout à neuf. On avait sauvé quelques volets – qui s'étaient d'ailleurs brisés en tombant – et quelques meubles.

Lors de la lutte contre cet incendie, on avait amené la vieille pompe à bras. Tout le monde s'y était mis, et on avait même vu le pasteur Henry Mobbs pomper courageusement!

La famille fut momentanément dispersée. Les parents de Milo et la fillette dernière-née – la future Mme Racine – logèrent dans une petite chambre mise à leur disposition par des voisins. Les deux frères de Milo furent accueillis par Jean-Etienne Cuénod, dans la maison de Mme Brand. Et Milo alla habiter dans une dépendance de la ferme Hatt. Les repas de midi et du soir permettaient à toute la famille de se retrouver un moment.

Le premier mai 1944 – neuf mois après l'incendie – la famille Pradervand inaugurait sa nouvelle maison.

Milo termina ses classes secondaires puis travailla avec son père. A 18 ans, il va dans le canton de Berne pour parfaire son allemand, langue qu'il connaît déjà bien puisque c'est celle de sa mère. Gamin, il s'était souvent rendu à Schönenwerd où son grand-père fut durant 48 ans contrôleur de chaussures chez Bally. Là-bas, Milo jouait avec Evi Bally, une des dernières descendantes de la famille.

Il faut dire un mot du voyage Genève-Schönenwerd. Le train était gratuit pour les enfants jusqu'à six ans. On accompagnait Milo à Cornavin, on le confiait au contrôleur, parfois avec d'autres gamins qui allaient à Fribourg, Berne, Zurich ou même plus loin. Le contrôleur déposait Milo sur le quai de gare d'Olten, où son grand-père l'attendait.

En fait, Emile Pradervand a su l'allemand avant le français. A l'école enfantine de Vandœuvres, lorsque Mlle Faton lui posait une question, il lui arrivait de ne pas trouver le terme français et de répondre en allemand. L'institutrice ouvrait de grands yeux étonnés.

Plus tard, Milo a travaillé dans une vaste ferme de Zollikofen, où il apprit à tresser le fumier:

– C’était très beau, ces grands fumiers carrés, bien tressés, avec des capucines dessus!

A Zollikofen, il y avait une quarantaine de vaches et cinq chevaux. Pas de tracteurs, tous les travaux étaient accomplis avec les chevaux, sans l’intervention du moteur.

En novembre 1943, Milo va habiter chez son oncle James à la ferme de Bel-Air, et se rend tous les jours avec le tram 12, puis le 6, à l’Ecole d’horticulture de Châtelaine, dirigée alors par Eugène Duperrex.

Les cours achevés, Milo aide son père à déblayer les cailloux, restes de la maison incendiée. Il y en avait des tas, des montagnes. On les chargeait sur des chars tirés par trois chevaux, et une partie de ces cailloux ont servi à créer l’empierrement de l’entreprise de charpente et menuiserie Dard, à Choulex. Où se trouve la nouvelle salle de gymnastique.

Milo se marie en décembre 1956 et travaille durant quatre ans chez un marchand de bétail, Ulliger. Le jeune ménage habite dans la campagne Masset, à l’avenue d’Aire, et occupe la maisonnette qui servit de guichet d’entrée à l’ancien jardin zoologique. C’est maintenant un restaurant chinois.

La suite de l’histoire de Milo, c’est aussi l’histoire de la voirie à Vandœuvres, que nous avons racontée dans le Cahier No 4 dès la page 20.

LA BELLE CARRIÈRE DE MARGUERITE LAPIERRE

MARGUERITE Lapierre a consacré toute son existence à l’instruction et à l’éducation des enfants. Elle a commencé sa carrière en 1930 comme maîtresse des petits à l’école du boulevard Carl-Vogt, où se trouve le musée d’ethnographie. Elle habitait Vandœuvres et faisait les trajets. En 1933, elle acheta sa première voiture. Marguerite sourit:

– J’ai eu deux grandes marques de voitures qui n’existent plus: la Standard et la MG.

En 1941, c'était la guerre avec son cortège de restrictions. Il n'y avait plus d'essence. L'inspecteur scolaire dit à Marguerite Lapierre: «Vous ne pouvez pas continuer à aller enseigner au boulevard Carl-Vogt, j'ai besoin de vous aux Eaux-Vives, et pour vous, ce sera plus près de Vandœuvres».

Marguerite enseigna dès lors à l'école de Montchoisy. Entre 1947 et 1948 Mlle Faton, institutrice à Vandœuvres, prit sa retraite. Marguerite pensa qu'elle allait lui succéder, ce qui eut été normal. Mais Mlle Faton vint la trouver et lui dit:

- Oh tu sais! Ça m'ennuie de te dire ça: ma nièce Annette vient de divorcer et elle aimerait bien reprendre son activité d'institutrice. Elle pourrait donc me remplacer ici, à Vandœuvres.

Marguerite Lapierre fit rapidement le tour du problème. D'un côté, elle avait envie d'enseigner à Vandœuvres, mais d'un autre côté elle avait une bonne situation aux Eaux-Vives, où elle était maîtresse principale. Elle répondit donc à Mlle Faton:

- Si ça vous arrange, Annette et vous, proposez donc Annette. Et ne vous faites pas de souci, j'ai ma voiture, en cinq minutes je suis aux Eaux-Vives.

Et c'est ainsi que Marguerite Lapierre termina sa carrière à l'école de Montchoisy. Quant à Annette, elle se «raccommoda» avec son ex-mari, et alla habiter sur la Riviera vaudoise.

AUTOUR DE FRANK ET DE JEAN BROCHER

DANS le précédent Cahier, nous avons demandé à ceux qui avaient encore quelque chose à nous dire, de nous le faire savoir. C'est ainsi que Paul Brocher, fils de Jean et petit-fils de Frank, nous a invité chez lui, rue de Beaumont à Genève, pour nous montrer des documents fort intéressants concernant sa famille. De plus, il nous a prêté quelques photographies anciennes que vous pourrez découvrir dans ce sixième Cahier, et qui montrent bien l'atmosphère bucolique de Vandœuvres au début du siècle.

Le Dr Frank Brocher a épousé Eva – dont Germaine Tournier nous parlera aussi tout à l'heure – vers 1887. Eva avait deux sœurs, Ines et Leonore. Un long poème célèbre les

jeunes époux, écrit sur un superbe rouleau que Jean Brocher a déroulé pour nous avec mille précautions. Ce sympathique document calligraphié, emballé par une main d'artiste, a donc victorieusement traversé plus d'un siècle.

Frank et Eva ont eu trois enfants: Jean le cinéaste dont tout le monde parle encore, Frédéric le pasteur et Marcelle la sage-femme. A propos de Frank, médecin et naturaliste, il faut ajouter qu'il avait reçu une superbe médaille de la Société des viticulteurs de France et d'ampélographie, et que la Société entomologique de France lui avait décerné le Prix Constant pour sa découverte des organes pulsatiles thoraciques des lépidoptères.

Toujours à propos de Frank, Paul Brocher nous conte un événement sombre qui avait fortement marqué son grand-père. La commune de Vandœuvres avait décidé d'agrandir le cimetière. Mais pour ce faire, il fallait déplacer une tombe, celle d'Alexandre Le Royer qui, de son vivant, habitait une belle maison de Bonvard.

On demanda au Dr Brocher de procéder au déplacement des restes d'Alexandre, une fois la tombe ouverte par le fossoyeur. Ce qu'il fit. Mais dans des conditions épouvantables, car le corps était alors en pleine décomposition. On peut supposer que cette funèbre besogne a contribué à éloigner Frank Brocher de la médecine, à quoi il a préféré l'étude de la nature.

Né en 1866, le Dr Frank Brocher s'était installé comme médecin à Vandœuvres en 1895 – il y donc juste un siècle – où il pratiqua jusqu'en 1909, avant de se consacrer entièrement à ses recherches scientifiques. D'abord dans la campagne environnante puis, sa santé ayant fortement décliné, dans son jardin. Et enfin durant quatre ans dans sa chambre qu'il ne pouvait plus quitter, jusqu'à sa mort survenue en 1936 à l'âge de 70 ans.

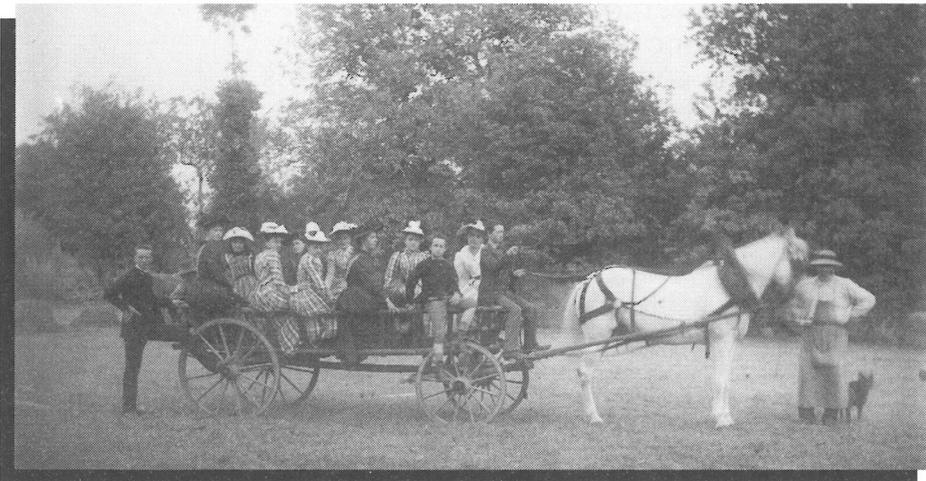
Dans une étude sur l'œuvre de Frank Brocher rédigée par le Dr Arnold Pictet, on découvre qu'il est l'auteur de 80 livres et publications. Pictet écrit: «Brocher fut avant tout un physiologiste, et un physiologiste extrêmement perspicace, qui appliqua une méthode expérimentale ingénieuse, quoique avec des moyens fort simples, à la recherche du mécanisme

des fonctions de l'insecte. Ce ne sont pas les agissements de l'être qui l'occupent, mais les agissements de ses organes; ce ne sont pas les réactions psychiques vis-à-vis de l'ambiance où évolue l'animal qui retiennent son attention, mais les réactions de la vie vis-à-vis des forces physiques et chimiques du milieu. A ce point de vue Brocher a fait œuvre de savant, qui le place parmi ceux qui ont largement contribué à l'étude des problèmes de l'existence.»

En conclusion, on pourrait suggérer et espérer une réédition du petit livre «Regarde», excellente initiation à la découverte de la nature, où tout est expliqué d'une manière familière et rigoureusement scientifique.

Nous avons déjà souvent parlé de Jean Brocher, fils de Frank, mais Paul – 3^e génération – nous a apporté quelques compléments d'information fort intéressants à son sujet. Ainsi, nous avons pu découvrir avec ravissement ses «œuvres d'enfance»: entre 12 et 14 ans, il avait déjà composé «La ficelle enchantée» signée «J'embrochais». Il avait aussi rédigé et illustré de petits albums pleins de verve et d'humour, un peu à la manière de Toepffer.

En 1918, alors qu'il quittait le Collège, Jean Brocher lança un vigoureux pamphlet sous le titre de «A propos du Collège de Genève, de quoi pouvons-nous encore nous plaindre?» Cet écrit fut à l'origine de longs articles écrits par des auteurs sérieux dans la plupart des journaux genevois et romands.



*Une joyeuse
partie
de campagne,
vers 1890.
Sur le char,
des membres
de la famille
Brocher*

Ingénieur – il obtint son diplôme en 1921 – Jean Brocher s’est préoccupé de tout ce qu’on appelle aujourd’hui les «nuisances». Il créa l’Union genevoise des piétons puis l’Association des riverains de Cointrin. Sans oublier une autre nuisance contre laquelle il lutta avec conviction: l’alcool.

FILMS ET POÈMES

NOUS avons parlé des nombreux films qu’il tourna lui-même. Paul Brocher nous donne encore trois titres qui permettent de compléter la liste parue dans le Cahier No 3, page 22: «Le bal de Castel» en 1955, «Françoise» (muet) en 1938 et «Gamme de nurse» en 1957, créé pour la Clinique Martin du Pan à Pinchat. Rectifions aussi un titre: «Taxi 22» et non «Taxi» tout court.

Paul Brocher a retrouvé pour nous le texte complet du couplet cité de mémoire par Robert Turrettini, ancien maire (Cahier No 3, page 26). Voici cet extrait de «Sourires... sous la coquille» joué en 1932:

*Y a un moulin chez Monsieur Nicole
Y a deux cafés pour le vin clairet
Y a trois chats chez Monsieur Duret
Y a quatre régents dans l’école...
Y a cinq filles chez notre Esculape
Y a six chevaux dans le manège Baud
Chez Courtay sept vaches et leurs veaux
Dans l’auto Bianchi huit soupapes...
Mais y en a neuf
Qui ne sont pas «bofs»
Dans le Conseil Municipal...*

Enfin, publions ici quelques couplets extraits de «Vandœuvres, allure très modérée» présenté par le Chœur mixte en octobre 1922. C’est la Seymaz qui parle, et on constatera que ses propos sont tout à fait d’actualité, alors qu’on cherche à rendre à cette petite rivière un peu de liberté:

*Autrefois, bien heureuse
Quoique marécageuse,
De l’un à l’autre pré,
Je courais à mon gré!*

*Aimant les eaux bourbeuses
De mes rives fangeuses,
Toute une population
Fit son habitation...*

Cette «population», ce n'est pas celle de Vandœuvres, mais les crapauds, les grenouilles, les libellules, les oiseaux, les écrevisses depuis longtemps disparus. Jean Brocher aborde alors le drame:

*Quelquefois, c'est dommage,
Je n'étais pas très sage,
Et mes inondations
Causaient des émotions.*

*Pour me tenir en bride
Un jour, on se décide
A m'fourrer du béton
Des pieds jusqu'au menton!*

*Alors on me saccage,
On m'ampute avec rage
Rasant tous les roseaux
Coupant les arbrisseaux...*

L'histoire se termine sur une note nostalgique, mais il semble qu'on a compris aujourd'hui la nécessité de remodeler un paysage plus naturel:

*Ah! j'étais bien heureuse
Quoique marécageuse,
Quand j'allais à mon gré,
De l'un à l'autre pré.*

UN BON PÈRE: PAUL COURTAY

EN établissant grâce à sa bonne mémoire la liste des pompiers qui figurent sur la photographie prise en 1923 (Cahier No 4, page 17), Primo Erbeia évoque Paul Courtay, paysan au chemin du Paradis. Il n'en relève qu'un défaut, alors que Paul Courtay, décédé en 1936, possédait aussi de solides qualités.

Sa fille, Denise Lutz-Courtay, qui habite Founex, nous dit son chagrin – que nous partageons – en face de ce jugement trop

incomplet. Elle l'explique dans une lettre adressée à la Mairie de Vandœuvres, datée du 2 janvier 1995, et que nous reproduisons volontiers ici en entier:

«Messieurs, avec mes bons vœux je vous adresse aussi un très grand merci pour les Cahiers de Vandœuvres que vous me faites parvenir. Je reste très attachée à ma commune. Mes ancêtres y sont arrivés il y a plus de deux siècles.

»Mais j'ai eu tellement de chagrin en lisant dans le dernier cahier ce qu'a dit Primo Erbeia de mon père Paul Courtay, décédé en 1936. Mon père n'était pas un ivrogne comme Primo Erbeia le laisse entendre. Il a servi sa commune tout au long de sa vie.

»Il a été un si bon père pour moi que mon souhait, c'est que tous les enfants aient un père aussi bon que fut le mien.»



*La ferme
Courtay,
au début
du siècle*

ANECDOTES ET SOUVENIRS

EN marge des événements, il existe de jolies petites histoires que l'on se raconte. Elles sont importantes, parce qu'elles décrivent la vie quotidienne, l'atmosphère d'un village. Mieux que ne pourrait le faire une page d'Histoire.

Robert Turrettini, ancien maire, nous a parlé par exemple du rôle important tenu jadis à Vandœuvres par la famille Margel, dont la descendance assume un rôle dans la Compagnie des sapeurs-pompiers de Vandœuvres. Ami Margel avait un petit train de campagne, qu'il dut abandonner. Il fut alors engagé par la commune comme cantonnier. Robert Turrettini se souvient bien de lui:

– Comme Ami m'avait vu tout gamin dans la région, il me tutoyait. Lorsque je fus élu maire, il avait trouvé une jolie formule pour m'interpeller: «Monsieur le Maire, il faut que je te dise...»

Ruth Piguet garde un souvenir très vivant de la mère de Marcel Bianchi, qui fut maîtresse de repassage à l'École rurale. Elle tenait aussi une blanchisserie au rez-de-chaussée de sa maison. Mais ce qui a surtout frappé Ruth:

– Elle avait une admiration sans borne pour son fils. C'était presque de l'adoration!

Oscar Zwahlen nous raconte l'histoire de Kennedy:

– Pierre Pradervand ressemblait beaucoup à John Kennedy. Lorsque Kennedy a été zigouillé, on a dit à Pierre: «Il te faut partir dans les Amériques, pour le remplacer!»

Oscar ajoute:

– Maintenant Pierre est un peu plus gros, mais le surnom de Kennedy lui est resté...

Maria Jaquenoud, vers 1960, a eu un problème... d'eau courante. Elle croyait qu'il y avait une bonne eau de source qui arrivait directement et joyeusement dans sa cuisine. Mais en fait cette eau venait d'un réservoir situé au galetas. Un après-midi d'été, après avoir travaillé au jardin, elle se rendit à la cuisine pour se laver les mains. Elle tourna le robinet: pas d'eau! Alors Maria se rendit à l'atelier pour expliquer à son mari ce qui venait de se passer. C'est ainsi qu'elle a appris l'existence du réservoir qui, en période sèche, avait de la peine à se remplir, car l'eau du réseau n'avait plus assez de pression pour grimper jusque là-haut. Maria conclut:

– J'ai dû attendre je ne sais combien de temps avec mes mains noires...

Primo Erbeia avait un bon client, Ortiz-Patino. Mais c'était un client difficile, qui examinait tout et posait des tas de ques-

tions. Un jour il s'inquiétait de la présence d'un nœud dans le bois, un autre jour il tournait autour d'un tas de planches pour vérifier si on avait bien choisi les meilleures pour lui.

Un matin, il vint à l'atelier alors que Primo n'était pas encore rentré de chez un client. Il s'assit devant la porte pour l'attendre. Primo arriva, au volant de sa Lamborghini 12 cylindres. Ortiz-Patino s'exclama:

– Quelle voiture vous avez! J'aimerais bien en avoir une comme ça, mais je ne peux pas.

Alors Primo rétorqua, avec un petit sourire de coin:

– Mais M. Ortiz, c'est bien dommage. Vous auriez dû apprendre le métier de menuisier, pour pouvoir vous en acheter une!

Autrefois, presque chacun avait un surnom, au village. Il en reste quelques-uns: Milo pour Emile Pradervand, Kennedy que nous venons de rencontrer, Coco pour René Stauffer. A propos de Milo, Georges Racine nous explique:

– C'est mon beau-frère, on l'a toujours appelé Milo. Comme la Vénus, mais lui il a des bras et il sait s'en servir...

Georges se souvient aussi de la mère de Marguerite Lapierre, une vieille dame très vive qui marchait à petits pas rapides: on l'avait surnommée «Trottinette». Quant à l'ancien capitaine des pompiers, Julien Favre, on l'appelait Zinzin.

A Crête, il y avait deux Gardy. L'un était agriculteur, l'autre propriétaire des Usines Gardy. On avait surnommé le premier Gardy-le-Pauvre et le second Gardy-le-Riche. Gardy-le-Riche possédait – en plus de sa fortune – une superbe barbe blanche.

Robert Turretini évoque un vieux monsieur Dunant, surnommé Trois-Pots-de-Soupe:

– Il ne tamisait pas la bise! Lorsqu'il engageait un journalier, il lui disait: «Vous serez bien chez moi, je vous donnerai trois pots de soupe».

Un autre souvenir de notre ancien maire, c'est le Julot, c'est à dire Jules de Westerweller, son voisin, qui fut maire avant lui. Le Julot ne pouvait pas cacher son origine allemande, avec son chapeau tyrolien et ses pantalons golfs:

– Il était Micheli par sa mère, Bavarois par son père, et grand chasseur devant l’Eternel. Au demeurant un homme charmant, avec qui il faisait bon s’entretenir.

LE RAPPORT ET LES ESPIONS

APRÈS ce petit détour par les sobriquets, revenons aux anecdotes. Irène Racine évoque une ancienne tradition locale, le Rapport:

– Le samedi, mon père montait au village depuis Crête et se rendait chez Christin, au Cheval-Blanc. Là, il y rencontrait quelques pompiers, l’ancien boulanger Thévenoz, Ami Margel le cantonnier, le gendarme Vuillamoz, concierge de l’école, et Alfred Mounoud, secrétaire de Mairie et adjoint au maire. C’est cette rencontre hebdomadaire qui était appelée le Rapport.

Irène Racine pense que ce nom a deux origines. La première, c’est que ça faisait plus sérieux de dire «Je vais au Rapport» que de dire «Je vais au bistrot». La seconde, c’est qu’Alfred Menoud racontait à ses copains ce qui s’était passé durant la semaine à la Mairie. Il faisait donc le «rapport» de l’activité municipale.

Une histoire originale nous est contée par Robert Turrettini. Son père racontait que les pasteurs – à Vandœuvres comme ailleurs – louaient une chambre ou deux à de jeunes Allemands, pour arrondir leur fin de mois. Ces Allemands étaient en général des étudiants en théologie.

Mais où l’affaire se corse, c’est que le père de Robert était persuadé que ces «boches» venaient pour repérer et compter les écuries! Il faut dire qu’en ce temps-là – avant 1914 – les écuries avaient une importance stratégique. Elles contenaient des chevaux, et il n’y avait pas d’armée sans chevaux. Ces braves bêtes étaient en quelque sorte le «moteur de la guerre».

Bref, Robert Turrettini a entendu cette histoire durant toute son enfance. Beaucoup plus tard, Maurice, son fils cadet, se rend en Allemagne pour améliorer ses connaissances dans la langue de Goethe. Il loge chez un ami, un Allemand, qui le conduit près d’Hambourg pour le présenter à son père et à son grand-père. Le grand-père serre la main de Maurice:

- Ach! Vous venez de Vandœuvres! Ich kenne Vandœuvres
Et il se lance dans une description détaillée du village. Rentré à Genève, Maurice raconte cette rencontre à son père. Qui se souvient alors de tout ce que son propre père lui avait raconté un demi siècle plus tôt. Et Robert Turrettini conclut:

- Vous voyez, ce n'est pas seulement une légende! Il y avait bel et bien des Allemands qui comptaient nos maisons et nos écuries!

Une autre anecdote plus récente. Mme Viscenzi, qui tenait la Tour de Contrôle – le magasin-bar proche du Cheval-Blanc – dit un jour à Robert Turrettini:

– Ma fille et mon gendre ont repris un bar à la rue des Etuves. Venez donc à l'inauguration.

Le maire était un peu perplexe. Mme Viscenzi avait aussi convié d'autres vandœuvriens, dont les dames Lenoir, qui acceptèrent l'invitation. En revenant du bar des Etuves, elles dirent au maire:

– Monsieur le Maire, il serait peut-être préférable que vous n'y alliez pas. On n'aimerait pas tellement vous savoir là-bas. Il y a de drôles de dames...

Et c'est ainsi que Monsieur le Maire de Vandœuvres n'a pas participé à l'inauguration de l'établissement de la Rive droite. Malgré le chagrin qu'il causait ainsi à la vigilante et sympathique gardienne de la Tour de Contrôle.

EN FLÂNANT AUTOUR DU TEMPLE

NOUS commencerons cette flânerie par une petite histoire qui nous est contée par Marguerite Lapierre. Elle était conseillère de paroisse en même temps que le père de Milo, Elie Pradervand. Elie était chargé de garnir l'arbre de Noël et Marguerite devait lui donner un coup de main.

A la paroisse, on était très conservateur. Les garnitures de l'arbre étaient vieilles et poussiéreuses. Elie leur jette un coup d'œil, sans rien dire, et monte sur l'échelle. Marguerite lui tend les garnitures. Et tout à coup «bing, poum, bing»... tout est par terre. Très calme, Elie dit d'un ton faussement consterné:

– Oh, c’est tombé!

On a tout ramassé, rempli une poubelle et décidé – enfin – d’acheter du neuf. Pour bien terminer cette histoire, allons vers la grosse Bible du temple, ouvrons-la au second livre des Rois: «Or, comme ils marchaient en conversant, voici qu’un char de feu et des chevaux de feu se mirent entre eux, et Elie monta au ciel dans le tourbillon». Mais là-haut, il n’y avait plus rien à casser...

Marguerite Lapiere se souvient d’innombrables fêtes de Noël au temple. Puis l’édifice devint trop exigü pour accueillir tout le monde et la fête se déroula à la Salle communale. Marguerite constate, avec un peu de regret:

– La Salle communale se prête très bien à cette fête, les enfants disposent d’une scène pour des productions et des chants. Mais ce n’est plus tout à fait la même chose, on a perdu l’ambiance du temple, mieux adapté à une telle fête.

Parlons un peu du pasteur Théodore Bret, qui fut le pasteur de la paroisse de 1905 à 1942. Robert Turrettini s’en souvient bien:

– C’était certainement un descendant de Calvin, parce qu’il lui ressemblait beaucoup. Il avait une barbe pointue, un visage d’ascète avec des yeux sévères. Il nous faisait beaucoup



*Le mariage
du pasteur Bret*

d'impression. J'allais au catéchisme chez lui en été, il nous en imposait et nous demeurions sages comme des images.

Puis Robert Turrettini nous cite une anecdote. Un ancien conseiller municipal, Boissier, demanda un jour à sa fille «qui est le père des fils de Zébédée?» Un peu comme on demande quelle est la couleur du cheval blanc de Napoléon. Sans hésiter la fillette répondit:

– Le père des fils de Zébédée, c'est le pasteur Bret!

Un souvenir encore, familial, de Robert Turrettini: le pasteur Bret a commencé sa carrière à Vandœuvres en bénissant le mariage de ses parents. Une photographie prise à l'époque témoigne de cette cérémonie.

Edmée Lenoir rappelle que Théodore Bret fut un ami de sa famille et elle conserve de lui le souvenir d'un homme qui pouvait se montrer poète, qui adorait la campagne, les fleurs, les oiseaux. Et qui faisait de très jolis dessins au crayon.

Ruth Piguet a été la catéchumène du pasteur Bret autour de 1937. Il y avait alors 21 filles et garçons qui suivaient son enseignement religieux:

– Il exigeait que nous allions tous les dimanches au culte et, après, que nous fassions un résumé de son sermon. Ce n'était pas trop difficile, car il parlait beaucoup de la nature, ce qui nous convenait.

Plus tard, vers 1950, la mère de Ruth fut gravement malade et le pasteur Mobbs venait la voir. Elle ne l'aimait pas beaucoup. Puis le pasteur Mobbs est parti en vacances, la mère de Ruth est décédée et c'est le pasteur Bret qui est venu pour faire le service funèbre. Ruth Piguet ajoute aussi:

– Le pasteur Bret a rendu le ministère du pasteur Mobbs assez difficile. Il allait faire des visites à ses anciens paroissiens, et lorsque Mobbs arrivait, les gens lui disaient: «Merci, nous avons déjà eu la visite du pasteur Bret!»

Il y eut quelques conflits avec le pasteur Mobbs et avec sa femme. Chacun se souvient d'un panneau fixé une nuit au platane du Cheval-Blanc: «Irène voit tout, Irène sait tout, Irène répète tout». Mais ces petites histoires ont perdu de leur importance avec le temps qui passe.

AVANT L'ŒCUMÉNISME...

PRIMO Erbeia a conservé un souvenir assez mitigé des relations entre protestants et catholiques:

– C'était parfois assez tendu. Par exemple, le pasteur Bret disait à un de ses paroissiens qui avait un travail de menuiserie à faire: «Mais allez donc chez Mounoud, il est des nôtres». Mais nous n'avons, malgré cela, jamais manqué de travail!

Primo pense à son père:

– Mon père, Pierre, avait trois défauts graves: il était Italien, catholique et menuisier. Comme Italien, il était étranger, comme catholique, il était dangereux et comme menuisier, il était le rival de Mounoud!

A l'école, les différences confessionnelles étaient beaucoup moins ressenties. Primo allait au catéchisme à l'école de Choulex. A pied évidemment. Par tout grand mauvais temps, sa mère lui glissait trente centimes pour prendre le tram jusqu'à Chevrier. L'accueil à Choulex n'était pas particulièrement aimable:

– J'étais reçu comme un chien dans un jeu de quilles par le régent de Choulex, Mermoud. Il avait une petite barbe et portait le surnom de «Poulet-Battu», je n'ai jamais su pourquoi. Le curé Tissot venait nous donner le catéchisme et lorsque nous ne l'avions pas appris, nous devions nous mettre à genoux et recevions des coups de baguette. C'était pas rigolo. En sortant du catéchisme commençait une bagarre entre gamins de Choulex et gamins de Vandœuvres. Pour commencer, ils se «criaient des noms», puis s'empoignaient. Primo se pose une question:

– Je me demande encore aujourd'hui pourquoi on me criait «Pénélope»?

Il n'y avait pas de chapelle catholique à Vandœuvres. M. Rутty, ancien maire, avait légué sa maison, en-dessous du chemin des Peutets, à sa gouvernante. Il y avait une véranda à cette maison, et c'est là que la messe a été dite dès 1950, à l'instigation de M. Schlemmer. Primo précise:

– Ma femme tenait l'harmonium. Plus tard Mlle Delerse a cédé gratuitement ou presque une parcelle, un peu plus bas, où a été édifiée la chapelle.

Terminons ce chapitre œcuménique par un souvenir d'Irène Racine à propos des fêtes de Noël d'autrefois à Crête. Dans ce hameau habitait la famille Rodrigue, dont quelques membres avaient été jardiniers à Bessinge. Avec leur fille, les Rodrigue organisaient le «Noël des poupées»:

– C'était très original. Chaque fillette invitée amenait sa poupée, et chaque poupée recevait un cadeau! Je crois que l'idée avait été donnée par une dame Laporte, de Choulex, enseignante en ville. Au cours de la fête, nous avions un goûter avec un «Nègre en chemise», c'est à dire une crème au chocolat recouverte de crème fouettée.

PRESSY VU PAR GERMAINE TOURNIER

A la suite de notre appel lancé dans le Cahier No 5, Germaine Tournier a réagi, non pas pour nous parler d'elle, mais pour évoquer la vie à Pressy. Et c'est vrai que nous avions assez peu parlé de ce hameau de Vandœuvres, haut placé et noyé dans la verdure.

Un premier plaisir: parcourir la grande maison de Germaine Tournier, avec ses multiples escaliers, ses chambres et salles à différents niveaux, toutes largement ouvertes les unes sur les autres. Et contre chaque paroi, sur chaque meuble, des souvenirs qui retracent les 90 ans passés par les Tournier dans cette vénérable demeure.

Venant de France, Germaine était encore bébé lorsqu'elle est arrivée à Pressy. Son père avait été engagé par son beau-frère, Léon Dufour, qui était à la tête des célèbres usines Piccard-Pictet, d'où sortirent les premières automobiles Pic-Pic:

– Lorsque nous étions fillettes, ma sœur et moi, nous portions les maillots de course de mon père et on nous appelait les «Pic-Pic».

Vers 1923, le père a eu un accident de voiture. Il est reparti en France avec sa famille. Sauf Germaine, qui avait 17 ans et ne voulait pas quitter son fiancé, Johnny Aubert, et terminer son diplôme de violoncelle au Conservatoire de Neuve.

La maison faillit être vendue. Mais Johnny a dit:

– On ne peut pas laisser partir ça!

Le père de Germaine a répondu: «Je veux bien vous la laisser, mais ça sera une charge épouvantable pour toute votre vie!»
Germaine avoue aujourd'hui:

– Ce qu'il a dit a été absolument vrai. Mais je suis bien contente d'avoir gardé cette maison.

Comme voisins, il y avait les de Schaek. Un membre de cette famille décrocha le titre de comte et se fit faire de jolies cartes de visites. «Comte de Schaek»! Leur propriété fut rachetée par Mlle Favre, qui la légua ensuite à la famille du pasteur Cellérier.

Germaine Aubert-Tournier s'est fortement attachée à Pressy:

– Pressy, c'est quand même une grande page d'histoire genevoise, avec les Borel qui revenaient ici tous les étés après avoir passé l'hiver à Paris, les Cramer, les Lenoir avec Edmée et Aimée qui ont habité Pressy avant d'aller au village.

Germaine a eu Marc Cramer, co-fondateur du Musée d'histoire des sciences, comme professeur:

– On l'appelait La Jarretière. Il nous enseignait la physique et la chimie. Il adorait faire des expériences. Un jour, il a voulu nous expliquer la pression atmosphérique en utilisant les sphères de Magdebourg. Il ne pouvait plus les séparer et il est tombé sur le dos: quels rires!

Lorsque Germaine est arrivée à Pressy avec sa famille, il n'y avait ni électricité ni eau courante. On se baignait dans le bassin de la fontaine, devant la maison:

– Ma mère mettait un paravent en croyant que cela la cachait!

Il n'y avait pas d'éclairage public non plus, à Pressy, et le courrier était apporté par le père Collard avec sa jument coiffée d'un petit chapeau.

Germaine s'est donc mariée avec Johnny Aubert. En hiver, ils habitaient en ville, rue du Rhône, avec vue sur le Jardin Anglais. L'immeuble fut modernisé, le loyer devint trop élevé et le jeune couple s'installa 7 Cour-Saint-Pierre, à l'entrée de la rue de l'Evêché.

Sitôt la belle saison revenue, on réintérait Pressy. La maison aurait d'ailleurs été impossible à chauffer en hiver. Et on retrouvait tous les amis du hameau, pour des rencontres et des fêtes. Mme Lenoir mère – qui était très jolie – avait été surnommée la «Belle Mimi»:

– Mais tout cela ne plaisait pas beaucoup à ma grand-mère Tournier-Dufour, qui était très calviniste. Mon grand-père Théophile, admirateur inconditionnel de Jean-Jacques Rousseau, avait été directeur de la BPU (Bibliothèque publique et universitaire).

MUSIQUE ET THÉÂTRE

GERMAINE adolescente aurait voulu faire du théâtre, une idée qui lui trottait dans la tête depuis sa petite enfance. Mais sa mère lui avait dit sévèrement:

– Mais non, dans notre famille on fait de la musique, pas du théâtre!

– Bon, je ferai de la musique, je choisis le violoncelle.

Nouveau froncement de sourcils de la mère:

– Non, une fille ne joue pas du violoncelle!

Germaine n'a pas compris pourquoi. Elle a tenu bon et a appris le violoncelle. Plus tard, elle a découvert la raison de l'opposition de sa mère: il est indécent pour une jeune fille de placer ce gros instrument entre ses jambes:

– Alors j'ai joué en «amazone». Mais c'est beaucoup plus difficile, car l'instrument, moins bien tenu, glisse sur la cuisse...

Germaine obtint son diplôme en 1923 et joua durant cinq ans à l'Orchestre romand. Puis Johnny lui paya des cours au Conservatoire du Théâtre. Mais revenons à Pressy. Les vieilles familles s'en vont, les Cellérier ont vendu, puis les Cramer. Restent les Borel. Yvonne Borel, qui a épousé Jean Martinet, rédacteur à La Suisse et bon pianiste, s'accroche à Pressy contre vents et marées. On lui fait mille propositions d'achat qu'elle refuse. Et va finalement habiter la maisonnette du concierge.

Les relations avec le village de Vandœuvres sont assez rares. Edmée et Aimée Lenoir restent de fidèles amies, et Germaine rencontre aussi Emilie Cuchet-Albaret, qui la fait entrer à l'Institut national genevois, section de littérature. Germaine y retourne souvent pour lire des textes, des poèmes. Elle rencontre Jean Violette:

– Il a fait le discours à la mort du poète Henry Spiess, et s’est montré aussi affreux que méchant!

Germaine adore la bicyclette – sans changement de vitesse! – et teste ses capacités en montant Verdaine ou la rampe de la Treille. On lui reprochait de montrer ses jambes. Imaginez qu’elle portait des chaussettes, et pas de bas!

A Pressy, elle plante deux cyprès pour remplacer ceux qui ont gelé en février 1956, et les nomme Debussy et Ravel. Ravel n’a pas survécu. Germaine s’occupe aussi activement de mise en scène. Avec la Jeunesse de Vandœuvres, elle monte plusieurs pièces de Labiche, de Musset. Et de Jean Brocher aussi, dont la mère, Eva, est sa marraine:

– C’était une femme fine et charmante, mais Frank, son mari, je le considérais comme un gros ours...

Germaine met en scène «La cloche du clocher dormant» d’Emilie Cuchet-Albaret. La représentation doit avoir lieu en plein air, chez les Morin. Le jour de la première, il pleut à pleines seilles. On se replie sur la Salle communale, mais il faut supprimer un élément spectaculaire: l’arrivée des chevaux.

* * *

Et voilà la fin de cette jolie aventure que fut la récolte, la moisson des récits de nos Anciens. Que de bons moments passés en leur compagnie, que de souvenirs évoqués, proches ou lointains! Un souhait: que vous ayez pris autant de plaisir à les lire que j’en ai pris à les écrire.

Cette belle tranche de vie d’une petite commune – dont les Autorités municipales ont voulu fixer le souvenir à travers ces Cahiers – est évidemment incomplète. Il fallait fixer une limite. Mais dans cette limite, que de visages, que d’événements! N’oubliez surtout pas de recommencer dans cinquante ans!

Jean-Claude Mayor

Les photos de l’intérieur de ce cahier ont été aimablement prêtées par M. Paul Brocher.

30 mai 1995

Cahiers de Vandœuvres déjà parus:

N° 1:
Les Anciens de Vandœuvres se souviennent de...
leur école

N° 2:
Campagnes, arbres et bêtes, un décor quotidien

N° 3:
Fêtes, images et musique

N° 4:
La mairie, les pompiers, la voirie

N° 5:
Commerces, cafés et artisans